

Tissages et métissages

Une rencontre... puis des lectures qui apportent un éclairage



Un lundi de novembre 2014, à l'invitation de Nicole Pirard, j'ai rencontré le groupe d'apprenantes de la Maison Couleur Femmes d'Etterbeek pour recueillir leur témoignage.

J'ai été touchée ce jour-là par les paroles entendues, la force de vie qui s'en dégageait, d'apprendre comment ces mères de famille se débrouillaient pour sortir le meilleur d'elles-mêmes, avec leur expérience, leurs moyens propres, pour faire face à l'adversité, pour donner sens à leur vie, aussi. Mais ensuite... qu'allais-je faire de ce qu'elles m'avaient dit ? Est-ce que tout n'était pas déjà dit dans l'article¹ dont j'avais reçu une première ébauche ? Les apprenantes s'y exprimaient elles aussi à travers la phase d'évaluation... Alors ?

Par Sylvie-Anne GOFFINET

¹ Article précédent.

J'AVAIS PAR AILLEURS QUELQUE PART EN TÊTE les ouvrages de Pascale Jamouille. Natalie Rasson, qui à l'époque travaillait à CGé (Changements pour l'égalité), les avait un jour présentés, dans le *Journal de l'alpha*². J'avais été sensible à ce qu'elle disait de cette auteure et de la qualité de son travail anthropologique, basé sur le récit de vie : *« Pour celui qui accepte de renverser ses regards et de partir à la rencontre de milieux peu connus, Pascale Jamouille nous offre, dans ses livres, un antidote puissant aux stéréotypes les plus tenaces. Par exemple, dans La débrouille des familles : Récits de vie traversés par les drogues et les conduites à risque. Un livre beau : beau d'humanité, de savoirs, d'émotions, d'épaisseur, de justice... L'auteure nous y donne à lire et à nous imprégner du vécu de familles populaires touchées par les conduites à risque : addictions, trafics, tentatives de suicide, automutilations... C'est vraiment justice qu'elle fait à ces familles dont la société, nous y compris, oublie qu'elles 'n'ont pas de vie' comme dirait une de mes amies, elle-même touchée par la misère, parce qu'elles sont reléguées à la marge, au propre comme au figuré. Justice à leurs savoirs, à la densité de leurs expériences, leur force dans la désespérance, les solidarités qui se tissent, la dignité au cœur des blessures, leurs regards et leurs sentiments qui révèlent la vraie noblesse de l'homme, là où bien peu savent qu'elle se trame. »*

Et je me disais qu'aux côtés de Vincent de Gaulejac, dont parle Cécile Bulens dans son article³, Pascale Jamouille avait aussi quelque chose à voir avec le thème de ce numéro sur les émotions : le vécu de la désaffiliation sociale est pétri de ressentis, d'émotions qui guident souvent les conduites. Et ces émotions ont besoin d'être libérées, même si souvent elles en suscitent d'autres. Les femmes du groupe de la Maison Couleur Femmes n'avaient-elles pas dit lors de notre rencontre : *« C'est venu comme ça [les émotions], le verre était trop plein et il a débordé », « La première séance a été la plus dure, on a pleuré »* ? Pleuré de s'être libérées d'un fardeau, pleuré d'entendre la dure réalité vécue par d'autres, pleuré de se sentir sur le même bateau, pleuré de ..., sans doute.

2 N°169, juin 2009, pp. 87-88.

3 Voir pp. 70-85.

Et, un jour, un lien plus concret m'est venu à l'esprit. Ici, dans le groupe de Nicole Pirard, des mères qui parlent de leur fils qui se drogue, qui mène une vie qu'elles ne peuvent financièrement assurer, qui ne respecte par leurs interdits, qui ne va plus à l'école mais ne cherche pas non plus du travail... Ailleurs, dans *La débrouille des familles* de Pascale Jamouille, des mères face à des situations de conduites à risque, d'affrontements et de violences, de repli sur soi et d'isolement social, de souffrances et de meurtrissures... De part et d'autre, des mères qui se sentent dépassées mais qui néanmoins n'acceptent pas et se battent pour que leurs enfants s'en sortent, pour s'en sortir elles-mêmes... Mais aussi, des femmes victimes de violence conjugale, des pères absents, des couples qui n'arrivent pas à échanger sur l'éducation des enfants... J'avais trouvé une piste pour mettre en perspective les propos entendus à la Maison Couleur Femmes et, quelque part, rendre à ces femmes un peu de ce qu'elles m'avaient partagé en témoignant de leur vécu à travers la démarche menée en collaboration par Nicole Pirard et Anne-Chantal le Polain.

Dans son dernier livre, lui aussi issu de la démarche anthropologique, *Par-delà les silences : Non-dits et ruptures dans les parcours d'immigration*, Pascale Jamouille s'intéresse plus particulièrement à la parole des migrants (récemment arrivés ou installés de longue date). Après l'avoir parcouru, j'ai vite compris qu'il apporterait un éclairage complémentaire à celui de *La débrouille des familles*. Les métissages dont parle l'auteure, je les retrouvais dans le vécu des femmes, toutes immigrées, qui composent le groupe de Nicole Pirard.

J'allais donc partir de ces deux ouvrages de P. Jamouille⁴ pour tisser les fils de ses réflexions avec ceux des paroles des mamans de la Maison Couleur Femmes.

⁴ Voir références des ouvrages utilisés pour la rédaction de cet article p. 109. Les extraits cités plus avant dans le texte renvoient à ces références.

Des vies bricolées, métissées

De mes lectures de Pascale Jamouille, j'ai notamment retenu l'utilisation du terme 'bricolage', non pas dans un sens négatif (bricolage foireux) mais de bricolage pour construire, composer avec ce qu'on a, avec le matériel dont on dispose. Que ce soit dans *La débrouille des familles* où il est question de 'bricoler' la parentalité : « *En ces temps où la famille traditionnelle vacille, les relations conjugales se transforment, la parentalité s'invente et se bricole à partir des ressources des personnes, de leur histoire et de leurs contextes de vie.* » (p. 203). Que ce soit aussi dans *Par-delà les silences* où il est question de 'bricoler' le métissage : « *Il [le métissage] est nécessairement instable, toujours 'en train de se faire'. Les systèmes de pensée et de sens d'ici et de là-bas sont reformulés, réappropriés, par les immigrants et leurs descendants, de manière élective, chaque fois singulière. Ils bricolent, après expériences, quelque chose qui tienne, un temps au moins, quelque chose de processuel, à partir des schèmes de sens qui les habitent.* » (p. 252).

Néanmoins, poursuit P. Jamouille dans *La débrouille des familles*, « *toutes les familles n'ont pas les mêmes possibilités d'ajustements et de recreations permanentes d'équilibres. Plus elles sont en situation de vulnérabilité psychologique, socioéconomique, sanitaire et culturelle, plus elles semblent s'adapter dans une cacophonie de douleurs, de fuites et de violences aux transformations culturelles de la structure de la famille.* » (p. 203). En immigration aussi, la précarisation, qui peut devenir précarité permanente, complexifie le métissage : « *Le métissage est créateur quand il est ajout de racines et tissages identitaires, mais il peut être douloureux quand il est absence d'enracinement et désaffiliation.* » (Par-delà, p. 211).

Le risque qui menace les femmes, les mères issues de l'immigration est souvent celui de l'isolement, de la culpabilité, de la dépression, de l'enfermement. Elles n'ont pas d'interlocuteur/trice et « *elles souffrent mais leurs douleurs sont muettes* », comme dit P. Jamouille à propos des familles en grandes difficultés (*La débrouille*, p. 205). Une des femmes du groupe de la Maison Couleur Femmes disait : « *On était bloquées, chacune son problème.* » Plusieurs culpabilisaient : « *Je pensais que ce qui se passe c'est de ma faute* », « *Avant je parlais avec personne de mes problèmes. Je croyais que c'est moi qui avais des problèmes* », « *Dans ma tête, [je me disais :] 'je suis une mauvaise mère'* ».

Elles ne faisaient pas confiance à leur milieu : « *Il n'y a plus de confiance pour raconter.* » Car, si l'on parle, les autres, le mari, la belle-famille peuvent vous culpabiliser : « *C'est de ta faute, c'est toi la maman* », s'est entendu reprocher une femme. Pour certaines, il n'y avait pas d'issue : « *Toutes les portes, elles sont fermées* », « *Certaines étaient à bout, sans savoir quoi faire* ». Une autre encore trouvait des échappatoires pour évacuer le trop-plein : « *Moi je parlais avec la vaisselle ou je prenais le tram jusqu'au terminus, puis je revenais.* »

Cet enfermement dans ses difficultés peut entraîner le repli complet sur soi, comme chez cette dame qui a arrêté les cours de français : « *Je dormais pas la nuit. J'ai pas terminé l'année.* » Une autre a continué à venir au cours, sans pour autant pouvoir faire abstraction de ses soucis : « *Au début de l'année c'était très dur. Je préférais sortir de la maison. Mais même si t'es sortie, la tête elle est toujours à la maison.* »

Bricoler un métissage peut être difficile. Chez certaines femmes, des modèles contradictoires freinent le métissage. Cette confrontation peut se passer entre le modèle traditionnel de la culture d'origine et le modèle occidental (la confrontation parents/enfants lorsque ceux-ci veulent sortir comme les autres et que les parents refusent, par crainte des mauvaises influences par exemple). Certaines femmes disaient n'accepter aucun compromis (« *si on n'écoute pas les parents, c'est fini* ») parce que « *quand on est jeune, on ne comprend pas ce qui est bien* ». D'autres négocient, font des concessions : « *Tu peux sortir mais tu rentres à telle heure.* » Une autre encore a créé une rupture pour faire évoluer la situation : « *J'ai mis mon fils dehors, je lui ai dit de prendre un appartement pour qu'il comprenne. Il a fait ça 6 mois, après il est revenu. Maintenant ça va mieux.* »

Il peut aussi y avoir confrontation dans le couple, entre le père et la mère, même s'ils ont la même origine. Une dame racontait que sa belle-famille se mêlait de l'éducation de ses filles, alors que dans sa propre famille l'attitude est très différente : « *Ma famille à moi se mêle pas. Chacun respecte l'autre. On a appris ça de ma mère.* » Elle a finalement pris distance par rapport à sa belle-famille, au risque de se retrouver isolée et en conflit avec son mari : « *J'ai tout coupé avec la famille. La famille, elle te juge. Maintenant mes filles c'est tout pour moi.* » Un nouvel équilibre, sans doute fragile lui aussi, qui risque d'encore évoluer avec le temps...

Des lieux d'expression et d'écoute

Pascale Jamouille qui a vécu en immersion dans les cités, avec les familles, qui a expérimenté l'écoute sans jugement, noué des relations durables avec celles et ceux qui l'ont hébergée dit que le fait même de raconter est transformateur, moteur de métissage : *« Le récit est un travail de construction, d'ordonnement de l'expérience, d'invention de sens, d'interprétation, d'explication. Le narrateur élabore les causes et les conséquences des choix qu'il a faits, ou qu'il n'a pas pu faire. Il interroge sa vie, interprète ce qui lui est arrivé, fait des liens entre les fragments d'histoire qui l'habitent. Il met en résonance le passé et le présent, il se projette dans l'avenir. Le récit mobilise l'intelligence rationnelle et émotionnelle du narrateur : sa capacité à raconter des agencements de faits, mais aussi à connaître, reconnaître, formuler, interroger ses émotions, ses relations et celles d'autrui. En ce sens, le récit des sagas migratoires des familles est un haut lieu du travail d'élaboration de l'exil et du processus de métissage dans le pays d'installation. »* (Par-delà, pp. 17-18).

Le travail mené à la Maison Couleur Femmes est aussi basé sur la relation de confiance, l'écoute bienveillante même s'il ne s'agissait pas d'entrer en immersion, d'aller jusqu'au récit de vie, mais de permettre aux femmes de se décharger de leurs soucis par la parole, d'acquérir des outils pour les comprendre, évoluer vers un mieux-être et, dans un même élan, retrouver de l'énergie pour l'apprentissage du français. Le simple fait de pouvoir s'exprimer – et c'est là, me semble-t-il, l'apport principal de la démarche –, de vider son sac, d'entendre les autres, d'être entendue, à la fois par la psychologue, par le groupe et par la formatrice, a allégé le fardeau : *« Ça me fait du bien de raconter ce que je sens », « On avait besoin de vider ce qu'on a à l'intérieur, de trouver des solutions pour ne pas être malade », « Si on ne parle pas, on va exploser », « On est toutes dans le même panier », « On croit qu'on est la seule avec un problème. En groupe, on se rend compte qu'on n'est pas la seule ».*

Au fil des séances, les choses ont commencé à se décanter, à aller mieux, d'abord au niveau moral : *« J'ai compris que c'est pas de ma faute », « J'ai commencé tout doucement de parler, j'ai vu que ça fait du bien de vider », « Ça fait du bien pour le moral », « Ça donne un peu de courage », « Ça m'a fait du bien de parler, elle [la psychologue] écoute, elle donne des conseils ».*

Sortir du mutisme et de l'isolement c'est déjà une manière de faire évoluer ses conditions de vie, les relations familiales et sociales. Cela permet de développer ses capacités d'intercompréhension, ses compétences relationnelles et l'estime de soi, comme dit P. Jamouille dans *La débrouille des familles* (p. 210). Cela redonne confiance en soi et permet de tenter de nouvelles expériences. « *Se raconter, c'est raconter ses moments de tensions, d'impasses existentielles, mais aussi ses évolutions et transformations. Pour ce faire, si les espaces-temps individuels sont importants, les discussions et le partage d'expériences dans les espaces collectifs (les groupes de parole...) le sont tout autant. En tissant des liens entre eux, les jeunes comme les adultes peuvent formuler leurs difficultés, tisser plus en douceur les éléments culturels hétérogènes qui les habitent et construire leurs positions évolutives.* » (Par-delà, pp. 252-253). C'est vrai pour toutes et tous mais c'est sans doute tout à fait vital pour les personnes vivant en grandes difficultés, notamment celles résultant d'un métissage culturel difficile à réaliser : « *Les groupes de pairs supportent leurs membres, déjouent la crainte du 'face-à-face' intime. Se reconstruit alors une capacité de parole, souvent mise à mal par le sentiment d'exil, les doutes inhérents au métissage et les expériences d'humiliation sociale.* » (Par-delà, p. 16).

Un processus de transformation

Dans le groupe de la Maison Couleur Femmes, les animations ont amené une ouverture, des possibles se sont dessinés : « *J'ai appris beaucoup de choses avec les autres problèmes [les problèmes des autres]* », « *Ses conseils [ceux de la psychologue], ça a changé des choses pour moi* », « *Ça m'a donné plus confiance en moi* », « *Ça m'a aidée. Après j'ai réfléchi, j'essaie de tourner la page* ». Il s'agit bien là d'un processus de transformation : « *Ce qui [les espaces-temps de parole] leur permettai[en]t de développer leur puissance d'agir en matière d'éducation, de sortir des rôles bétonnés et de produire de l'inédit. Ces parents métissaient leurs modèles éducatifs. Chacun gardait, de façon élective, de son propre héritage culturel des aspects auxquels il tenait, mais pouvait aussi en adopter d'autres qui lui convenaient, dans d'autres répertoires culturels.* » (Par-delà, p. 253).

Transformation aussi pour le chercheur, l'interlocuteur : « *En tant qu'anthropologue belge de l'exil et de la précarité*⁵, la rencontre de l'altérité culturelle a mis en dialogue, mais aussi en tension, mes propres conceptions du travail de l'exil et des métissages ; ce qui par moments m'a inquiétée, tout en stimulant ma créativité. Je suis revenue dans ma Belgique natale défaite de certaines de mes certitudes, métissée par ce nouveau terrain. » (Par-delà, p. 13). Car « *comme 'mouvement de transformation né de la rencontre avec l'autre'*⁶, le métissage n'est pas propre aux migrants et à leurs enfants. Entre nos différentes étapes et lieux de vie, dans nos couples, entre nos belles-familles, nous méissons tous, en permanence, nos héritages et nos expériences, pour donner un sens, toujours transitoire, à notre vie. » (Par-delà, p. 211).

Et pour revenir à cette rencontre que j'ai eu l'occasion de vivre à la Maison Couleur Femmes, ce lundi de novembre 2014, je comprends mieux aujourd'hui pourquoi elle m'a tant touchée... Peut-être que moi aussi, ce jour-là, je me suis sentie un peu transformée dans ma manière de voir les choses par ce que ces femmes ont raconté...

C'est aussi ce que Natalie Rasson disait dans sa présentation de *La débrouille des familles* : « *Et ne croyez pas que vous puissiez passer indemne par ce livre : lire ce que les narrateurs ont eu à donner, c'est accepter aussi de se transformer. Tout d'abord parce qu'accepter ce don, c'est accorder du crédit à ceux qui n'en ont pas dans la société, reconnaître leur valeur, leur dignité. Ensuite, parce que, comme le dit l'auteure, 'ça oblige' : comment, si j'ai vraiment entendu les mots rapportés, occuper ma place de la même manière dans la société ?* »⁷

Sylvie-Anne GOFFINET

Lire et Ecrire Communauté française

⁵ *La débrouille des familles* a été écrit à partir de récits de familles de milieu populaire (principalement des femmes, sans que ce soit voulu par l'auteure), habitant d'anciennes zones minières du Hainaut belge, et *Par-delà les silences* de ceux d'immigrés anciens ou récents, vivant la ségrégation dans des cités du département de la Seine-Saint-Denis (banlieue nord-est de Paris).

⁶ L'expression est de Philippe CHANSON, dans *Variations métisses. Dix métaphores pour penser le métissage*, Academia-Bruylant, Louvain-la-Neuve, 2011, p. 68.

⁷ Op. cit., p. 88.

Références :

Pascale JAMOULLE, **La débrouille des familles. Récits de vies traversées par les drogues et les conduites à risque**, De Boeck Université, Bruxelles, 2002, 232 p.

Pascale JAMOULLE, **Par-delà les silences. Non-dits et ruptures dans les parcours d'immigration**, La Découverte, Paris, 2013, 283 p.